

20 et 21 octobre 2023 • Prapoutel les 7 Laux
Conversations d'altitude et utopies hors-pistes

L'Esprit des lieux #2

Stations de ski, au seuil de nos imaginaires

Réflexions, regards et bribes de conversations

Les cahiers de l'oblique

Journées à Prapoutel les-7-laux proposées par Scènes obliques

Ont contribué à ce numéro
Laetitia Cuvelier, Natalia Lopez, Abraham Poncheval, Rejanne Sourisseau, Céline Saint-Martin, avec la parole retranscrite de Jean-François Caron.

Participants à l'exploration décallée de Prapoutel
Jean Buros, Benoit Guilcher, Benoît Michoud, Jean-François Lyon-Caen, Michel Midali

Responsable de la publication
Serge Anselme

Directrices de la publication
Laetitia Cuvelier, Céline Saint-Martin

Retranscription et mise en ecriture
Anne Beaudoin, Laetitia Cuvelier

Relecture attentionnée
Serge Anselme, Viviane Talau-Anselme

Conception réalisation de la maquette
Céline Saint-Martin

Couverture
Photographie Benoît Tabita / maquette réalisée par des étudiants de l'ENSAG « Station de Pra-Loup en 2070 »

Les cahiers de l'oblique sont une publication de Scènes obliques
Le village - Parc de la Mairie - F38190 Les Adrets
www.scenes-obliques.eu

Achevé d'imprimer octobre 2024
Imprimerie du Pont de Claix
ISSN 2823-7439-05

20 et 21 octobre 2023 • Prapoutel les 7 Laux
Conversations d'altitude et utopies hors-pistes

L'Esprit des lieux #2

Stations de ski, au seuil de nos imaginaires

Réflexions, regards et bribes de conversations

Les cahiers de l'oblique

SOMMAIRE

Étayer le regard p. 5

L'abricotier de Prapoutel p. 11

Trois questions à Natalia Lopez et Abraham Poincheval p. 17

Des terrils à l'Unesco p. 23

Récit d'une visite décalée p. 31

Sources et ressources d'imaginaires p. 39

Ces derniers *Cahiers de l'oblique* témoignent de l'événement *L'Esprit des lieux* que **Scènes obliques, Espace culturel international de la montagne** a organisé les 20 et 21 octobre 2023 dans la station de Prapoutel les-7-Laux.

Avec le souhait de garder une trace de ce qui s'y est vécu et énoncé, le parti pris éditorial n'a pas été le traitement de l'exhaustivité des échanges mais le choix de paroles prises sur le vif et l'invitation faite à des paroles plus distanciées .

Leurs supperpositions, leurs croisements, leurs contrastes parfois reflètent la richesse et la complexité d'un dialogue entre enjeux de la montagne et enjeux culturels. *Les Cahiers de l'oblique* proposent donc d'ouvrir un espace de négociations fondé sur l'écoute, la rencontre, et la recherche d'horizons communs.



© R. Licandro

ÉTAYER LE REGARD

Céline Saint-Martin

Quelle chance d'avoir une station de ski à proximité !

Quelle chance de la côtoyer dans des habitudes, de se laisser surprendre parfois par sa disparition derrière les nuages, de la traverser pleine d'humains un jour et pleine de non-humains un autre. Quelle chance de ne pas s'arrêter au premier regard, de prendre le temps d'apprivoiser sa silhouette, de creuser la curiosité du lieu, de tisser des liens avec l'intime.

Station de ski, cité des cimes, partie intégrante d'un paysage.

Paysage en mouvement, ouvert à de nouvelles formes d'attention d'un regard qui apprend avec le temps. Dans ce dialogue qui s'instaure entre l'extérieur et l'intérieur, s'ouvre alors le champ de nouveaux imaginaires.

Scènes obliques s'est installée dans le massif de Belledonne en 2002. Opportunité offerte à l'origine par le Maire des Adrets de l'époque, il s'y est façonné depuis plus de vingt ans un projet artistique dont l'élan poétique se renouvelle indéfectiblement dans sa relation à la montagne.

D'abord en prise avec la beauté de cet écrin naturel, l'objet culturel semblait prendre un nouveau souffle investissant des espaces qui lui étaient non conventionnels, dans lesquels pouvaient s'expérimenter de

nouveaux espaces pour l'art autant qu'une opportunité de venir à son contact.

Empruntant des chemins culturels buissonniers, Scènes obliques a tenté de se faufiler dans presque le moindre repli du massif, par goût pour la montagne et son apport esthétique, par appétit de déployer une culture citoyenne, qui va à la rencontre des habitants, par désir d'initier la création là où elle est le moins attendue, par quête d'une forme d'idéal dans laquelle la culture appartiendrait à tous et s'enrichirait au contact de chacun.e de manière différente.

Il y a cet enthousiasme du départ, il y a cet attachement indubitable qui émerge et se renforce au fil des années, il y une assurance quand cela fonctionne mais aussi beaucoup de doutes et il y a ce qui dévie, ce qui questionne, ce qui nous change (rencontres, situations, histoires de vie, savoirs et savoir-faire, lectures, spectacles, présences et réactions à ces présences). Des points de départ, des chemins parcourus et des points d'arrivée parfois insoupçonnés dans lesquels apparaissent alors de nouveaux horizons.

La station des 7 Laux, dont le secteur de Prapoutel est un hameau des Adrets, fait converger l'ensemble de ces constats. D'abord perçue comme une faute architecturale dans ce paysage, une simple solution temporaire pour accueillir des artistes, un repli indésiré pour des spectacles en cas de météo défavorable, la vie de la station a fissuré nos points de vue pour désormais ouvrir nos imaginaires obliques.

Ceux-ci puisent dans l'histoire de la terre, se nourrissent de l'époque contemporaine auscultée aussi par le prisme du rêve et enfin se revigorent d'Utopie à l'aune d'un futur en questionnement.

Voilà bien là, la trame de fond que Scènes obliques s'est donnée depuis deux ans en organisant L'Esprit des lieux à Prapoutel - Station Les 7 laux.

Susciter nos imaginaires par l'affleurement géologique

Un imaginaire suscité par le réel, celui d'un passé qui nous relie à des ères géologiques lointaines, au cours desquelles la station n'avait aucune existence.

S'intéresser ainsi à l'heure à laquelle les montagnes ont émergé de la friction de plaques tectoniques et de la disparition concomitante d'un océan. Faire ainsi le constat, rappelé par le philosophe Olivier Remaud dans son ouvrage *Quand les montagnes dansent*, que les montagnes sont en fait les plis du fond d'un océan absent. La montagne et l'océan, une seule et même histoire, incroyable

renversement dans la lecture du paysage et dans les manières d'en apprécier ses liaisons plutôt que ses contradictions.

Ou encore en se rapprochant à quelques milliers d'années de notre époque, s'arrêter sur la présence du glacier qui occupait le Grésivaudan jusqu' à mille mètres d'altitude. Celui-ci même dont le retrait progressif au fil des siècles a dessiné l'abrupt dans les roches de Belledonne. L'abrupt qui fut les siècles suivants le socle d'une révolution pour les montagnards, provoquant localement le phénomène de chute d'eau et la construction de microcentrales électriques au début du XX^{ème} siècle.

De ces époques anciennes persistent une forme d'intrigue dont même les scientifiques avouent humblement avoir eux-mêmes façonner certaines des logiques de leurs récits historiques. Dans leur sillon, philosophes, écrivains, écrivaines prolongent l'apport scientifique d'une expérience intime du paysage qui s'écrit dans les entrelacs entre réalité et imaginaire. Une manière d'interpréter l'histoire par l'entremise des émotions et d'avoir ainsi recours aux images dont la force symbolique peu impacter nos perceptions du monde et notre désir d'agir.

Réinstiller l'imaginaire dans l'époque présente

En cinquante ans la montagne a connu des bouleversements en tout genre. Longtemps territoire craint par les humains, elle est devenue avec l'ascension de l'alpinisme au XVIII^{ème} siècle puis la pratique du ski par les plus riches au début du XX^{ème}, un territoire convoité. Au lendemain de la seconde Guerre mondiale, alors qu'une grande partie de la montagne est plutôt pauvre et isolée, le gouvernement français décide la mise en place du « Plan neige » et entend ainsi démocratiser le tourisme de montagne. Cinquante ans plus tard, les stations de ski sont sous le feu des projecteurs dans une époque bouleversée par le réchauffement climatique.

Au contact de celles et ceux qui parfois ont été les pionniers dans la création des stations de ski, on appréhende différemment la complexité du sujet notamment à l'évocation de leur rêve d'un monde meilleur en montagne. Une forme d'utopie portée par quelques un.es, parfois au détriment de leur propre culture mais souvent à la faveur d'une histoire familiale réenchantée par ce nouvel eldorado désigné comme « l'or blanc ».

Revenir sur cette expérience vécue, accueillir publiquement cette parole, souvent modeste, timide, c'est aussi réinstiller une forme d'interprétation de l'histoire souvent méconnue du grand public. Il ne s'agit pas là d'argumenter le débat entre les pour et les contre le ski mais plutôt d'accueillir une histoire de vie dont toute la valeur prend son sens dans la nature de ce vécu et le récit assimilé par l'auditoire

De cette rencontre entre l'auteur.rice du récit vécu, devenu.e ici un.e colporteur.euse d'aujourd'hui, et l'auditeur.rice, s'est tissé un lien de confiance dont on mesure combien il a modifié les perceptions mutuelles et ouvert de nouveaux espaces de compréhension.

L'utopie pour savoir s'extraire du réel

La montagne ne peut-elle être réfléchie que par celles et ceux qui la connaissent ou la vivent ? Faut-il toujours faire preuve de compétences techniques pour avoir voix au chapitre sur le sujet ou ne peut-on se passer de l'expérience vécue ? ...

Des questions ouvertes qui laissent entrevoir la multitude d'approches possibles sur le devenir de la montagne. Quelques expériences que nous avons accueillies, ont été particulièrement roboratives sur leur capacité à traiter une problématique territoriale. Jean-François Caron[1], ancien Maire de Loos-en-Gohelle, a ainsi témoigné de l'impasse économique et culturelle dans laquelle se trouvait sa commune au lendemain de la fin de l'activité minière. La recherche de solutions s'est finalement engagée vers un long travail autour des nouveaux récits qui ont fait émerger la culture minière comme étendard d'une reconnaissance nationale et internationale.

De cet exemple plutôt édifiant en la matière, il faut sans doute savoir tirer les enseignements d'une mise à l'écart des urgences au profit d'une remise en question des enjeux. L'utopie est à ce titre une forme d'exercice dont il convient de mieux jauger les apports.

Elle ne répond à aucune question directement, parfois elle trouve ses origines dans une actualité, parfois elle en cherche aussi la rupture. Dans un cas comme dans l'autre, c'est dans sa mise en pratique que réside toute sa force. Trouvant sa source dans l'imaginaire, elle se dégage ainsi des attendus, de contraintes parfois trop restrictives, des chocs de cultures.

[1] Voir p. 23 "Des terrils à l'Unesco", parole recueillie de Jean-François Caron

Ainsi, la présentation, lors de *L'Esprit des lieux #2*, par Pierre Michoud[2], etudiant de l'ENSAG (Ecole Nationale Supérieure d'Architecture de Grenoble) d'une maquette de la station de Pra Loup dans un scenario sans neige en 2070 a fait apparaitre une petite ville de montagne dans laquelle il ferait « bon vivre ». Ayant affirmé le choix d'une mise à l'écart de contraintes d'ordre politique, le projet, pourtant réaliste, a redonné du baume au cœur à ceux qui préalablement témoignaient de leur pessimisme vis-à-vis de l'avenir des stations de ski.

Le pas de côté est le sel de l'utopie. Soumettre des problématiques locales à d'autres regards, notamment à ceux des artistes, pourrait éveiller une attention à d'autres formes de représentations dont l'inspiration trouverait son origine dans la poésie. Exercice difficile que d'immiscer, à l'heure des préoccupations écologiques, celui de la parole sensible dénuée de toutes contraintes d'application.

Mais n'en sommes-nous pas là ? Y'aurait-il des constats qui n'auraient pas encore été posés pour affirmer la réalité d'un nouveau régime climatique planétaire ? Les territoires de montagne le vivent plus que nul autres alors faisons preuve à nouveau d'imagination.

En vivant sur un territoire, en étant témoins de sa vie, de ses changements, de ses questionnements pour l'avenir, Scènes obliques a conçu l'*Esprit des lieux* comme un espace propice à la rencontre et aux conversations. S'inspirant de la posture de sentinelle, comme peuvent la prendre certains oiseaux[3] (cf Marielle Macé, *Une pluie d'oiseaux*), mais aussi désormais des refuges en montagne, il s'agit d'en faire un endroit de veille, d'échanges, de relecture des interprétations et des perceptions pour que se dessine dans ces croisements, dans la multiplicité des expériences vécues, dans l'ouverture des questionnements d'ici à des regards venus d'ailleurs, un imaginaire collectif planté dans le présent et tourné vers l'avenir. Comment ne pas penser à l'artiste « suspensive » Chloé Moglia, dont la venue en Belledonne en 2022 a nourri *L'Esprit des lieux* de sa définition de la « suspension ». Celle-ci pourrait se résumer comme une représentation symbolique d'un temps enraciné dans le présent dont il faut savoir tenir compte et sur lequel il faut agir avant d'imaginer se projeter dans le futur.

Nous sommes aujourd'hui, profitons-en !

---

[2] voir p 31 " Exploration décalée de Prapoutel "

[3] Marielle Macé, *Une pluis d'oiseaux*, Biophilia



© R. Licandro

L'ABRICOTIER DE PRAPOUTEL

De la précarité météorologique aux enjeux climatiques

Réjane Sourisseau *

Scènes obliques a invité Réjane Sourisseau, observatrice culturelle présente lors de L'Esprit des Lieux, *à porter un regard personnel sur le moment qu'elle a vécu à Prapoutel pour ensuite, à distance de l'événement, nourrir son expérience d'un propos réflexif.*

Avancer.
En file indienne. Symboliquement encordés
À travers la nuit épaisse - Où sont les étoiles ?
Quelques halos épars se dessinent pourtant.
Les plus prévoyants progressent munis d'une lampe frontale au large spectre ; les plus distraits se contentent de l'éclairage modeste d'un téléphone portable. Les crampons des chaussures collent un peu au sol détrempé, s'en détachent puis y replongent. Des plocs, plocs rythment la marche. Les pas restent incertains – on dirait que la terre fuit. Les membres se raidissent. Sur le chemin, des branches ploient sous le poids d'une pluie persistante, grincent depuis un tronc invisible. Tout près, on entend quelques pierres dévaler le long d'un sentier escarpé. Et si l'un ou l'autre d'entre nous glissait, dégringolait lui aussi la pente ? À quoi se rattraper ? Les anfractuosités des roches n'offrent guère de prise...

Soudain, tout s'éclaire et nous voilà au chaud : ouf !

Pour éviter l'inconfort d'une telle expédition, face à l'orage annoncé, Scènes Obliques a trouvé une alternative à la séduisante balade nocturne initialement prévue, censée nous conduire jusqu'à une représentation en plein air de Faces Nord, création de la compagnie La Féroce. Parés comme des randonneurs - dignes d'une affiche Vieux Campeur -, nous avons été invités à nous déplacer dans le noir, mais au sec et en sécurité : à l'intérieur du Village Vacances des Ramayes, au cœur même des 7 Laux. Et voilà qu'en ce jour pluvieux, cette station un brin kitsch avec son architecture des années 60, cette station comme tant d'autres controversées - aberration écologique pour les uns, manne économique pour les autres - devient un lieu de repli pratique par l'ingéniosité de la construction et accueillant grâce à la chaleur des espaces collectifs.
En empruntant tout bonnement un seul escalier, nous aurions pu nous retrouver directement dans la salle où la pièce de théâtre avait été délocalisée, mais nous fûmes conviés à arpenter de long en large l'un des bâtiments, à repasser plusieurs fois aux mêmes endroits. Malgré le contexte, l'équipe n'avait pas renoncé à faire du chemin pour accéder au spectacle une expérience ; une expérience plus ou moins forte selon la capacité à se prêter au jeu, à faire semblant d'y croire, à convoquer une part d'enfance peut-être - à moins qu'elle ne surgisse d'elle-même si on lui laisse place ?
(Bien entendu, pour les artistes amenés à reconfigurer leur spectacle pour une version plateau, la perception est certainement différente).

Surgis d'on ne sait où, des filaments blanchâtres se multipliaient, s'étiraient, épaississaient, s'entremêlaient pour former des masses rampantes et denses que la lumière du jour naissant peinait à percer. Des traînées de barbe-à papa avaient pris possession du paysage et dérobaient tout repère visuel. J'étais comme face à l'un de ces magnifiques tableaux de Turner. On devinait tout juste les limites du balcon où je m'étais postée pour admirer les montagnes alentour. Arrivée tard la veille au soir, je m'étais fait une joie à l'idée de les découvrir dès le lendemain matin. Je l'ignorais encore, Pauline de Chalendar[1], artiste invitée qui avait vécu à Prapoutel me l'apprendrait un peu plus tard : il existait ici un nuage spécial, capable de s'immobiliser de longues heures au-dessus de la station. Ainsi, être environnée de montagnes, être dans les montagnes, n'y donnait pas d'emblée accès : celles-ci pouvaient disparaître, apparaître ; disparaître encore. La première surprise passée, ce constat de novice ne générera chez moi ni contrariété, ni frustration. Au contraire. Il ouvrit

[1] Pauline De Chalendar est artiste associée à *Trilogie montagnarde* portée par Scènes obliques

une voie agréable, celle de l'attente, du ralentissement, du lâcher prise, de l'attention et de la disponibilité. Et si se rendre en montagne n'était pas tant se déplacer dans un autre lieu que dans une autre temporalité ?

Mon regard se porta alors à l'intérieur de l'appartement. Sa taille réduite et sa décoration l'assignaient clairement aux sports d'hiver : skis anciens croisés accrochés au mur ; photos de neige poudreuse, de monts étincelants, de visages joyeux ou aux traits tirés par l'effort à la sortie d'un virage apparemment difficile, etc. Des appartements comme celui-ci, Prapoutel en comptait des centaines, vides de plus en plus longtemps en raison du raccourcissement de la période d'enneigement propre aux stations de moyenne montagne[2] - quatre mois actuellement contre cinq mois dans les années 60[3] .

Faire face aux aléas météorologiques est le lot récurrent de tout organisateur d'événements culturels en plein air. Faire. Défaire. Ne pas savoir quoi faire. Anticiper au cas où. Attendre parfois jusqu'à la dernière minute. Pour Scènes Obliques, les conséquences peuvent être par exemple : ne pas utiliser des gradins dont l'installation à l'extérieur a demandé deux jours, restreindre le nombre de spectateurs en cas de changement du lieu de représentation, rassurer des musiciens quant au risque de dilatation des anches de clarinette dû à l'humidité (*Rendez-vous au manoir !* 2023) ; aménager l'itinéraire de la balade à la découverte des granges pour cause de canicule (édition 2023 du *Festival de l'Arpenteur*), prendre la décision d'arrêter un concert quand l'orage grondait un peu trop fort, un peu trop près (édition 2024 du *Festival de L'Arpenteur)* ; s'inquiéter en cas d'intempéries des risques de routes barrées par des arbres déracinés ou le débordement d'un ruisseau.

La piste de la robustesse pour envisager les « communs négatifs » ?

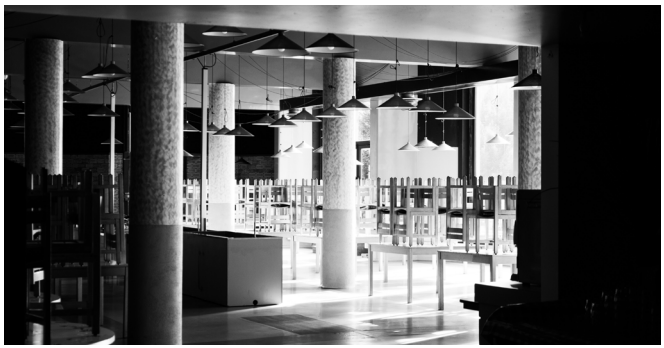
Loin de se réduire à de simples anecdotes, ces impressions, ces souvenirs liés à la météo soulèvent des questionnements plus vertigineux. Dans la période actuelle, ils résonnent avec acuité dans le massif de Belledonne car ils sont le symptôme d'un changement climatique profond qui, des vallées jusqu'aux cimes, crève les yeux. Au-delà d'ajustements de circonstances, ils interrogent le devenir des montagnes, celui des stations de ski en particulier.

[2] Prapoutel est située à 1350 m

[3] Coralie Hancok, « La fin du ski » , *Sciences & vie*, hors-série Climat, sept 2023









© B. Tabita

Leur modèle s'est construit sur la croyance en un « or blanc » inépuisable et nous rappelle la chercheuse invitée Emmanuelle George[4] sur la fonctionnalité et la performance. Malgré les signaux d'alarme, ce modèle perdure : un rapport de la Cour des comptes paru en 2024 pointe des stratégies d'adaptation qui restent majoritairement focalisées sur l'économie du ski. En dessous de 1500 m d'altitude, ces choix reposent sur la production de neige artificielle, une solution coûteuse - et même déficitaire -, énergivore qui menace par ailleurs les ressources en eau[5] .

Nous sommes ici face à un paradoxe. Infrastructures sources d'attractivité, de revenus dont dépendent à court terme de nombreux emplois, ce qui rend leur deuil difficile, les stations de ski nous condamnent à moyen terme de par leur impact négatif pour l'environnement. Elles font partie de ce que plusieurs économistes tenants d'une écologie radicale nomment des « communs négatifs », des héritages dont il conviendrait selon eux d'acter et d'accompagner le démantèlement[6] . En septembre dernier, la station de Métabief dans le Doubs a annoncé la fermeture de 30% de son domaine skiable pour des raisons économiques et climatiques[7] . Rappelons ici, que dès les années 2000, l'association Mountain Wilderness a mené à bien plusieurs chantiers de démontage de remontées mécaniques considérées comme obsolètes.

Le chercheur Olivier Hamant[8] nous alerte sur les effets délétères du culte de la performance : primauté de la croissance économique sur d'autres indicateurs comme le bien-être ; injustice sociale ; dépendance au digital, source d'atrophie des relations humaines ; destruction des écosystèmes menaçant l'habitabilité de la Terre, essor d'une pensée réductionniste au détriment d'une pensée complexe et systémique... Et surtout, insiste-t-il, ce modèle est inadapté au XXIe siècle qui comme l'attestent de nombreux rapports scientifiques sera fluctuant. Face aux inévitables turbulences, ce qu'il nomme la robustesse lui apparaît comme une réponse opérationnelle pour maintenir le système stable

[4] Rattachée au LESSEM (Laboratoire EcoSystèmes et Sociétés En Montagne) au sein de l'Institut National de Recherche pour l'Agriculture, l'Alimentation et l'Environnement (INRAE). Elle dirigie le programme européen TranStat, pour la transition des stations et est associée au projet *Trilogie montagnarde.*

[5] Cour des comptes, Les stations de montagne face au changement climatique, Rapport public thématique, février 2024

[6] Emmanuel Bonnet, Diego Landivar, Alexandre Monnin, Héritage et fermeture. Une écologie du démantèlement, Éditions Divergences, 2021

[7] https://www.adaptation-changement-climatique.gouv.fr/actualites/veille/cest-debut-la-fin-du-ski-metabief-ferme-piquemiette-departement-du-doubs-acte-une

[8] O. Hamant, *Antidote au culte de la performance. La robustesse du vivant*, Gallimard, 2023

malgré les fluctuations. Fondée sur l'hétérogénéité, la redondance, les aléas, le gâchis, la lenteur, l'incohérence, la robustesse se construit précisément contre la performance. S'appuyant sur les récentes avancées de la biologie, Olivier Hamant affirme : « les êtres vivants ne renforcent pas leurs points forts ; ils se construisent sur leurs points faibles, leurs contre-performances. Les êtres vivants ne sont pas performants et robustes ; ils sont robustes parce qu'ils ne sont pas performants ». Des pistes de réflexion à explorer sans doute pour penser l'avenir des stations.

En y logeant des intervenant.es et participant.es de L'esprit des lieux, en y programmant des spectacles et rencontres, Scènes Obliques augure de nouveaux usages possibles pour Prapoutel. D'autres initiatives se développent en ce sens, parfois pérennes. Nichée à Villard-de-Lans, dans le Vercors, depuis 2020, Villa Glovettes accueille hors saison des artistes en résidence dans les studios vides de l'immense copropriété de la station .

Au-delà des usages touristiques, artistiques, d'autres vocations ne seraient-elles pas à imaginer, nourries par des dynamiques de solidarité par exemple ? Lors de la rencontre à laquelle elle était invitée, l'autrice Elsa Valentin a évoqué l'album (bilingue franco-italien) *Imad et les abricots*[9], inspiré par l'accueil de réfugiés et demandeurs d'asile dans la commune de Sant'Alessio in Aspromonte en Calabre. En voici le résumé : « Un jeune homme sort de la mer et monte le sentier, il est à bout de force. Là-haut, il y a un village presque abandonné. Un abricotier y donne encore des fruits, il a gardé toute sa vigueur. Peu à peu, la vie revient, des liens se tissent ».

Alors portés par le souffle de la littérature, filons la métaphore et demandons-nous : quel sera l'abricotier de Prapoutel ?

***Réjane Sourisseau** se situe à la croisée de réseaux professionnels, universitaires et militants. Maîtresse de conférences associée à l'université de Lille et au laboratoire de recherche GERiiCO, elle mène des études pour des réseaux associatifs, la Fondation de France (département « cultures et société »), la Fondation Carasso (programme « Art citoyen »)... Entrelaçant savoirs expérientiels, vécus sensibles et sciences humaines, ses travaux explorent les interdépendances entre démocratie culturelle, fabrique des territoires et transition écologique.

[9] Elsa Valentin, Pascale Moutte-Baur, Imad et les abricots, Éditions Au bord du vent, 2022

TROIS QUESTIONS À NATALIA LOPEZ ET ABRAHAM POINCHEVAL*

Propos recueillis par Scènes obliques



© R. Licandro

En vous invitant à venir créer dans cet immense centre de vacances déserté par les touristes et les saisonnier.es, en convoquant dans cet espace labyrinthique votre présence en vis-à-vis avec la montagne et la vallée, Scènes obliques imagine déplacer des lignes de pente et d'horizon. Comment vous êtes-vous saisis de cette proposition éloignée des lieux dédiés à l'art contemporain ?

Natalia Lopez : Cette période de résidence a ouvert un espace qui s'est révélé à plusieurs dimensions : la perception immédiate était de l'ordre de l'émerveillement face à la montagne, ses parfums, sa sensation sous nos pieds. À partir de là on a travaillé pour développer d'autres « points de vue et de vie » (comme le dit si bien le philosophe Emmanuel Coccia) et rechercher d'autres liens possibles.

Abraham Poincheval : Ces liens nous les avons construits avec l'odeur du linoléum qui se mêle à celle des cèpes et des mousses, dans le vis-à-vis de plantes plastiques ornementales et du sous-bois, de l'éclairage public insistant dans l'obscurité de la montagne. Dans ce lieu en sommeil ou nous résidions, avec sa cantine vide, son bar désert, nous étions quatre : deux ascensoristes, Natalia et moi. C'était une étrange et drôle de coïncidence. Chacun travaillant à sa manière pour déplacer des lignes de verticalité et d'horizon, les ascensoristes pour le bâtiment nous pour la montagne.

Entre la montagne et Prapoutel, j'ai la sensation de quelque chose qui se bégaie, un endroit qui cherche à se réinventer avec les habitants, celles et ceux qui la pratiquent mais aussi les maçons, les promoteurs d'alors. Je sais aussi que je suis plus des sous-bois, des mousses, des ruisseaux, des formes minérales, ça force la perception.

NL : L'imaginaire peut être aussi un outil pour nous affranchir de notre échelle et interagir avec notre environnement autrement. Pour illustrer ce propos, un exemple rituel : lors de la nuit qui clôt la fête des morts à Kyoto (O-bon), au Japon, sur chacune des cinq montagnes qui entourent la ville sont dessinés cinq immenses caractères de feu. Ces idéogrammes enflammés sont utiles à plusieurs échelles : leur combustion fait partie du processus de deuil pour ceux qui ont perdu un être cher, en même temps

qu'elle sert à guider les âmes des ancêtres dans leur retour vers l'autre monde. Dans cette pratique qui remonte au XIII^{ème} siècle, la montagne devient phare pour guider les âmes dans leur traversée de la nuit.

La montagne semble immuable, elle vient d'une autre ère que la nôtre, elle a traversé l'épaisseur du temps et son immobilité nous amène à nous mettre en mouvement, à arpenter ses reliefs. La montagne est aussi soumise aux mouvements de la terre et aujourd'hui à l'anthropocène : elle tremble et s'effondre. On peut ressentir une sorte de sidération qui nous immobilise. Scènes obliques fait le pari que les artistes et leurs perceptions de la montagne, de ce bout d'univers peuvent nous aider à traverser nos vies, à provoquer une forme d'engagement du corps et de la pensée. Comment la montagne percute votre manière de regarder le monde et de l'habiter ?

NL : Lors de la dernière édition de *L'Esprit des lieux*, plusieurs points de vue autour de la montagne ont été soulignés. À travers toutes ces voix, l'un des fils qui reliaient ces récits était le constat du changement du paysage montagnard et ses multiples conséquences dans tous les aspects qui y sont attachés.

Ceci résonne avec la pensée de l'historien Thomas Dodman, qui évoque le terme « solastalgie », néologisme créé par le philosophe australien Glenn Albrecht, et qui désigne un malaise lié aux changements climatiques, « un trouble psychologique lié à un changement de lieu non pas dans l'espace mais sous nos propres pieds ». Dodman établit un parallèle entre le sentiment du « mal du pays » des exilés, et cette solastalgie vécue comme une sensation d'exil face à la vision du propre pays qui s'effondre.

Si nous continuons sur cette idée du déracinement de l'individu d'un paysage qu'il n'a pas quitté mais qui le quitte, on peut imaginer la transposition des stratégies de l'exil pour tisser un lien métaphorique avec le pays en manque. Lorsque l'évocation ne suffit pas à le faire ressurgir, ceux qui sont partis peuvent créer des objets transitionnels, symboliques, pour pallier cet éloignement géographique.

AP : Et "ces objets transitionnels" dont parle Natalia, peuvent se construire intuitivement.

Le premier jour de notre venue à Prapoutel pour visiter la résidence, il y avait une chasse au trésor. Les organisateurs s'étaient drapés de linge







© N. Lopez

de lit, de vieux rideaux en guise de toges. Tous s'affairaient dans la cité-vacances. Je ne sais si c'était fait de manière consciente, il fallait sans doute trouver pour ce jour une activité, occuper enfants et parents, mais par ce jeu la chaîne de Belledonne se fardait des attributs de l'Olympe, c'était peut-être une manière de réinventer la montagne.

Si la montagne nous semble immuable, elle est en perpétuel mouvement que ce soit des origines de la terre d'avant les océans, comme nous le narre Rachel Carlson dans La mer autour de nous, Editions Wildproject. Où il y est question du va et vient des montagnes, marées de magma sous l'influence des astres. La roche y est en mouvement dans une danse perpétuelle. Les montagnes sont des vagues qui s'affaissent et se redressent à l'infini dans ce paysage sans humain, jusqu'au récit de bergers racontant que certaines pierres se déplacent parcourant des kilomètres, ou encore que dans d'autre lieu du monde on transporte par camions des rochers pour qu'iels puissent se marier avec d'autres rochers que l'on trouve leur correspondre dans un autre vallon, jusqu'à l'enregistrement attentif des paysages par le truchement de nouvelles technologies. Si l'on ressent ce trouble devant ces transformations c'est peut-être que d'une certaine manière c'est de cet océan rocheux que nous venons et que nous souhaitions comme pour nos parents qu'ils soient immuables. Dans certaines sociétés on se présente comme apparenté à telle ou telle montagne.

Pour votre prochaine création que nous croiserons à L'Arpenteur, vous vous inspirez de la figure des colporteurs, ces voyageurs montagnards qui d'une vallée à l'autre faisaient circuler les idées et les objets. En quoi cette figure patrimoniale et celle de l'artiste ont des choses à se dire ? Après qu'Abraham se soit glissé sous la peau d'un ours, d'une pierre ou sous une armure, qu'allez-vous chercher en vous glissant dans la peau d'une icône de la montagne ? Tous.tes les artistes ne sont-ils pas des colporteur.ices ?

AP : Le monde existe t-il sans récit ? J'ai la sensation qu'il nous faut toujours raconter, un objet, un lieu pour que celui-ci nous soit présent, que ce soit collectivement comme individuellement. Le colporteur c'est le porteur de récit, et le récit c'est la jointure du visible et de l'invisible et

vice et versa. La montagne par la nature de son relief est un espace propice à créer de l'invisible. C'est peut-être pour cela que le colporteur tient une place importante dans le patrimoine alpin. C'est lui qui arpente, qui passe les cols et descend dans les vallons, traverse l'ombre et la lumière. C'est lui qui partage, tisse les récits pour faire naître un territoire plus vaste que celui qui nous est donné à voir. C'est sans doute une figure possible de l'artiste et c'est sans doute ce que nous allons essayer de faire avec Natalia.

NL : La figure des colporteurs serait un objet artistique porteur des paysages enfouis sous le regard. Arpenter les chemins tout en transportant une myriade de points de vue du territoire traversé est une façon de visiter les multiples possibles, de rendre tangible chacun des pas.

On envisage cette trajectoire selon les travaux d'Alexandra Arènes, Axelle Grégoire et Frédérique Aït-Touati dans l'ouvrage Terra Forma : Avec la notion de paysage vivant, on tente de retrouver un rapport physique au territoire, constitué par les mouvements, Les déplacements et les usages-par les corps et les gestes plutôt que par l'œil tout puissant. Une telle approche remet en cause à la fois une manière de voir le paysage (embrasser du regard une partie d'un pays) et une conception de l'espace comme étendue homogène et continue (la res extensa de la physique cartésienne). On passe ainsi du point de vue à l'aire d'action, de l'œil au corps, du regard au geste, du point fixe au trajet, de sorte que le paysage devient le résultat toujours en actualisation des actions des vivants plutôt qu'un décor.

*** Natalia Lopez** et **Abraham Poincheval** sont artistes associé.es à *Trilogie montagnarde* portée par Scènes obliques (2023-2025). **Natalia Lopez** est plasticienne. elle explore le sillon qui sépare l'image du texte, creusant cet espace pour édifier des ponts qui ouvrent des points de vue jusque-là inenvisagés et réinventer ainsi au quotidien ce qui semble fixé à jamais. **Abraham Poincheval** est un esthète claustrophile et explorateur insatiable. Qu'il s'agisse de traverser les Alpes en poussant une capsule qui lui sert d'abri ou de s'enfermer une semaine dans un rocher, ses expéditions nécessitent un engagement total du corps. Les sculptures habitables que l'artiste conçoit sont des laboratoires au moyen desquels il fait l'expérience du temps, de l'enfermement ou de l'immobilité.

DES TERRILS À L'UNESCO

Parole de Jean-François Caron

Témoignage extrait de la conversation publique animée par Philippe Teillet le 20 octobre à Prapoutel en présence d'artistes et de chercheurs (« Montagnes et cultures au seuil de nouveaux imaginaires »).

Notre chance dans le bassin minier, c'est d'avoir 30 ans d'avance sur vous : vous venez d'arriver à ces questions de transition, alors que chez nous ça fait 30 ans que tout s'est effondré

J'ai été 22 ans maire d'une commune qui s'appelle Loos-en-Gohelle où il y a les plus hauts terrils d'Europe et j'ai été également vice-président de Région chargé des questions d'aménagement du territoire, de durabilité au sens large. Je dirige[1] actuellement « La Fabrique des transitions » qui regroupe quatre-cents organisations, des réseaux de chercheurs, des consultants, des territoires, les grands réseaux de la transition en France... qui tous estiment que nous allons droit dans le mur et que cela s'accélère encore. Comment expliquer cela ? Cela renvoie aux travaux sociologiques du GIEC : la question n'est évidemment pas que technique, elle n'est même pas technique. Elle est liée à des questions de transformation de l'imaginaire, de changements de modèles et de résistance aux changements.

[1] Jean-François Caron a quitté ses fonctions en 2024..

Les neuf puits de mines qui caractérisent Loos-en-Gohelle sont une incarnation du modèle d'hier, un modèle prédateur, productiviste. Les hommes mouraient à cinquante ans. Le sol de ma commune avait baissé de 15 mètres avec des affaissements miniers qui ont brisé les réseaux d'eau. Nous sommes un produit de la non-durabilité. Quand l'activité capitaliste et prédatrice s'en est allée, elle a laissé derrière elle des gens très pauvres et déclassés. Loos-en-Gohelle est un territoire absolument à l'inverse des montagnes en terme d'attractivité. Si je vous propose aux uns et aux autres de venir y habiter, je ne suis pas sûr que cela déclenche un mouvement de foule.

Nous avons vécu tout cela comme un traumatisme : on voyait tous les impacts délétères de l'ancien modèle, mais en même temps c'était nous. Ce nous, c'était des gens venus de Pologne, de Belgique et d'ailleurs. Dans notre commune, il y a 39 nationalités, toutes venues travailler au fond de la mine. Le travail était alors un phénomène unificateur. On aimait dire : *Au fond de la mine, on ne voit en blanc que les yeux et les dents. Tout le reste est rempli de noir.*

20 années d'analyse sensible m'ont amené à créer « La Fabrique des transitions », sur cette idée que notre modèle de développement est mort et que cela est factuel. Il est mort parce qu'il est basé sur l'exploitation des ressources naturelles à l'infini. Hors, la terre n'est pas infinie et inéluctablement on vient buter sur l'accès aux ressources et sur la question énergétique. On vient aussi buter sur des questions sociales majeures puisque quand il y a moins de ressources, il y a ceux qui peuvent encore se les payer et il y a ceux qui ne pourront plus. Le premier sujet de la transition est un sujet social. La question de la discrimination face aux ressources, nous le vivons chez nous. Aujourd'hui il y a des gens qui n'arrivent plus à se chauffer l'hiver.

Le premier sujet que nous vivons aujourd'hui au niveau global, c'est de trouver vers où aller. Aucun nouveau modèle n'est apparu. Il y a une difficulté à se mettre en mouvement. Pour nous, dans le bassin minier - soit 200 000 habitants- quel était notre destin ? On nous a dit d'aller à Fos-sur-Mer dans les raffineries. On a dit à ceux qui venaient d'autres pays de rentrer chez eux. Mais pour quoi faire ? J'ai pris progressivement conscience que notre premier sujet était un sujet d'imaginaire de demain. Je suis assez perturbé par cette phrase : *On ne va jamais aussi loin que quand on ne sait pas où l'on va.* Je pense qu'il faut un minimum de vision, de perspectives pour se mettre en mouvement sinon

c'est un mouvement brownien[2]. C'est-à-dire qu'on s'agite tous dans tous les sens. Comme les lemmings dans une prairie laponne quand la population des lemmings a monté, monté : il y a un moment donné où c'est « un joyeux bordel » où tout le monde va mourir et tout le monde s'agite. Nous sommes dans ce moment là où il y a des agitations extrêmes alors que notre modèle se meurt. Nous sommes cette génération entre les deux mondes : le vieux monde est mort, le nouveau n'est pas encore apparu et au milieu émergent les monstres.

La question de l'imaginaire de demain est majeure. Si ma commune est devenue laboratoire national pour l'ADEME[3] sur les questions de conduite de changements sociétales en matière de transition, c'est peut-être parce que nous nous sommes donnés un cap de manière partagée. Cela nous a permis de reprendre prise avec notre destin, de nous mettre en chemin.

La question qui se pose aux acteurs culturels, c'est de savoir si le sujet transition/culture repose sur des écocups et sur le fait de venir à vélo...

Si nous étions vraiment dans un changement d'imaginaire, les approches culturelles seraient au cœur du sujet. Pour transformer nos imaginaires, nos représentations, la culture est irremplaçable.

Admettons que nous ayons réussi à changer d'imaginaire et de modèle de développement. Pour autant, nous allons être confrontés à toutes les résistances aux changements. Ne croyez pas que les résistants aux changements, ce sont les autres qui ne sont pas bien, qui n'ont pas compris. Nous tous ici avons nos propres résistances aux changements à certains endroits. Par exemple, moi qui suis naturaliste, j'ai passé une partie de ma vie à observer, à traquer dans des endroits improbable la nuit en Roumanie ou ailleurs et je me demande aujourd'hui si je dois encore me déplacer. Ma résistance aux changements est dans cette envie de voyage qui n'a plus sa place dans le nouveau modèle. À nos résistances affectives aux changements s'ajoutent bien sûr les situations des pertes de pouvoirs, les questions financières etc.

Les enjeux de transitions sont des enjeux de changements d'imaginaires et de traitement des résistances aux changements avant d'être des questions technologiques.

[2] Du nom du botaniste Robert Brown qui en observant les mouvements spontanés des pollens avait décrit ce phénomène en 1827.

[3] ADEME, participe à la construction des politiques nationales et locales de transition écologique

Ce qui rend les choses difficiles, ce sont les résistances aux changements.

Par rapport à tous ces enjeux, l'entrée territoriale est majeure parce que le territoire est un chaudron où l'on trouve tous les acteurs. On est dans le systémique, le sociétal parce que le territoire génère de l'engagement, de l'attachement. Pour aller en transition, il va falloir entrer en transformation, passer d'un état à un autre. C'est l'idée de la transition, et c'est un processus qui réclame de l'énergie. Comment arriver à mettre ces choses-là en désir puis que le désir est une source d'énergie extraordinaire. Alors que la morale et la contrainte ne produisent rien du tout. Comment arriver à mettre en désir un nouveau regard sur les territoires ? Et si à chaque fois qu'on se pose une question de transition, on la retournait en disant : « Ce serait quoi de mettre le territoire en désir ? » Cela ouvrirait vraiment des nouveaux possibles.

L'expression « glaciation émotionnelle » dont parle le philosophe Patrick Viveret est exceptionnelle de justesse.

La transition c'est : le réchauffement climatique ET la glaciation émotionnelle.

Quand vous voyez ce qu'il se passe aujourd'hui du côté d'Israël et de la Palestine, quand vous voyez monter toutes ces instabilités qui dégénèrent en conflit, la montée des populismes totalement décomplexés. On voit bien que la tentation est ré-actionnelle. Revenir à hier, réécrire le passé parce que l'ancien modèle disparaît et que le nouveau modèle n'est pas encore apparu. Quand allons-nous commencer à aimer le XXI^{ème} siècle ? Je vous propose d'y réfléchir. Pour ne pas tomber dans la dépression absolue et remettre en désir nos territoires.

À Loos-en-Gohelle, on a commencé par le culturel, en s'interrogeant sur ce qui nous fondait, sur qui on était. On a commencé à mettre en récit notre histoire sans savoir qu'on faisait de la mise en récit. On a créé des ateliers de mémoires collectives, on est allé écouter, questionner ce qui nous arrivait. On a fait un travail sur l'histoire des migrations dans la ville. On a trouvé des formes originales pour faire vivre ces récits, des spectacles, du land art sur les terrils. On a fait tout ça avec les enfants, avec la population. C'était une manière de reprendre en main notre image. Les terrils marquaient notre paysage mais plus personne ne voulait les voir. En 1988, j'ai créé La chaîne des Terrils.

Je me suis alors mis à rêver d'inscrire l'histoire des mineurs au patrimoine mondial de l'UNESCO pour que l'histoire des mineurs soit reconnue comme celle des rois de France.

On s'extasie devant les pyramides d'Egypte et on crache sur les terrils de Loos-en Gohelle ? Pourtant dans les 2 cas, ils ont été érigés par les mains d'hommes qui sont morts. Nous sommes devenus le premier bassin minier classé dans le monde. Cela nous a permis de requestionner notre paysage, de nous souvenir qu'il y a 3 siècles, c'était un plat pays et qu'en 1950, il y avait 600 terrils. Aujourd'hui il y a 300 terrils, 300 ont disparus. Le paysage est vraiment une construction, chez nous cela crève l'écran.

En 1993, on a créé la première école de parapente sur les terrils. TF1 est tout de suite venu faire des images d'ailes roses fluo - c'était l'époque du fluo - sur fond de terril noir, les journalistes adoraient ça [...] Il y a 6 mois, « Envoyé Spécial » est venu faire un spécial «Énergie» à Loos-en-Gohelle. On y raconte la transformation des modèles énergétiques, des modèles d'habitat, etc. Loos est devenu une référence sur la transition.

Comme à chaque fois que les habitants sont impliqués, le regard extérieur les amène à se regarder autrement. Cela nous renvoie aux questions de représentation. Je ne résiste pas à l'idée de vous raconter comment j'ai changé mon regard sur les terrils.

Je suis ornithologue et j'ai découvert que des traquet-motteux nichaient sur les terrils de Loos-en-Gohelle, alors que le traquet-motteux est un oiseau que l'on observe sur les pelouses alpines. Cela a complètement changer ma représentation des terrils.

Le terril que je voyais comme un tas de déchets, un sous-produit qui s'excuse d'exister comme les habitants d'ici devient autre chose. Une ressource pour l'ornithologue que je suis. Je découvre le traquet motteux et mon regard sur le site change complètement.

Plus tard, j'ai intégré le conseil scientifique de l'environnement Nord-Pas-de-Calais et je suis devenu « l'homme des terrils » j'ai publié sur les terrils et sur cet incroyable changement de paradigme.

Le travail de mise en récit qui est le préalable à toutes nos actions, n'est pas







© B. Tabita



© B. Nenert

du « story telling », ce n'est pas la pub de Courchevel avec ses plaquettes en papier glacé. Mettre en récit, c'est accueillir la subjectivité de chacun, là où il est, comment il vit, et cela est un processus puissamment inclusif.

Toutes les politiques que j'ai menées étaient basées sur l'implication habitante. C'est vraiment le cœur du sujet. L'expertise d'usage est essentielle pour améliorer les projets. Parce que les habitants sont associés, ils s'approprient les projets qui sont de fait, plus efficaces. Comme on leur donne la parole, ils ont un sentiment de reconnaissance. Ils ont une place dans l'action publique. C'est un processus d'inclusion qui transforme les habitants, puisque c'est dans l'action qu'on se transforme. Par exemple dans une conférence comme aujourd'hui, c'est sympa, c'est intéressant mais ça ne va pas changer nos pratiques demain parce que nos chemins neurologiques sont structurés d'une manière qu'on revient toujours sur nos schémas réflexes. C'est seulement quand on se met dans des processus d'action ou des processus créatifs qu'on va construire des nouveaux chemins neurologiques.

Quand j'étais maire, chaque fois que je faisais quelque chose je me demandais comment cela met les gens en action, que ce soit dans la manière de coproduire la transformation de la route départementale, la médiathèque ou la transformation des terrils. Notre politique n'est faite que de mises en mouvement, d'implication habitante systémique.

On n'embarque pas les sociétés par le fouet réglementaire, on les embarque si et seulement on fait apparaître des étoiles. Où sont vos étoiles ? Qu'est-ce qui vous fait rêver ? Quand est-ce qu'on réintroduit du rêve en politique ?

Loos-en-Gohelle est en train de devenir la première ville solaire de France parce qu'on a commencé par fabriquer de l'énergie solaire au pied des terrils. C'était très symbolique : la dette en carbone des terrils et le solaire au pied. La mise en récit de notre transformation était plus importante que les kilowatts générés, qui restent marginaux à l'échelle de la planète. Après les terrils, nous sommes allés mettre des panneaux sur l'établissement des personnes âgées, sur le service technique de la ville et même sur l'église ! On a créé une SAS avec 120 familles qui ont mis leurs économies dans cette idée. On a pu équiper toutes les toitures publiques de la ville. Notre énergie est citoyenne. Et aujourd'hui on a trop de sous ! On cherche des toitures. On tape à la porte du garagiste pour lui demander de nous prêter sa toiture.

Notre étoile, c'est : Loos-en-Gohelle, autrement dit le grand nord, donc la banquise qui devient la première ville intégralement solaire de France. Si on

a des étoiles qui brillent dans le ciel, qu'elles ne sont pas pour nous et qu'on ne peut pas y accéder, cela génère de la colère, de la frustration. Il faut des cailloux blancs qui nous mènent à l'étoile. C'est le théorème de l'étoile et des cailloux blancs : l'étoile c'est, Loos-en-Gohelle, ville intégralement solaire et les cailloux, c'est chaque toiture.

Le rêve est puissant mais nous avons besoin de preuves, nous avons besoin de voir que les choses se transforment dans notre quotidien.

Pour la petite histoire, je suis devenu président national des sites UNESCO dont font partie le Mont Saint-Michel, le Pont du Gard, Versailles. Et quand j'ai été élu président, le conservateur du Château de Versailles m'a offert un cadeau. Louis XIV a offert un cadeau aux mineurs.

La question du patrimoine et la question mémorielle ne sont certainement pas une question de nostalgie : je n'ai pas envie de revenir au fait que les hommes mouraient à 50 ans - par contre elle nous aide à nous fonder, à savoir où sont nos racines, à discerner ce qui est important pour nous, ce qui structure nos valeurs.

Quand les temps changent, quand on vit un moment anxiogène comme aujourd'hui, c'est très important de savoir ce qui nous fonde non pas pour revenir à hier ou se débarrasser des autres de manière réactionnaire mais pour aller vers un processus d'exploration, de découverte et de nouvelles inventions. La question du patrimoine devient question d'avenir. Quand j'arrive dans des mines en Pologne ou quand je vais dans vos vallées de Maurienne, j'ai envie de dire : *Pensez à garder des traces de vos histoires. Chez moi, on voulait tout raser.*

C'est presque surréaliste mais quand toutes les stations seront fermées, si ça arrive un jour, qu'est-ce qu'on gardera de l'ancien monde ? Vous voyez, ça retourne le sujet. »

EXPLORATION DÉCALÉE DE PRAPOUTEL

Mécanique, panoramique et utopique

Lætitia Cuvelier

Se promener dans les souvenirs d'une station de ski, raconter l'épopée de sa construction arpenter le front de neige, rêver un futur désirable... Pour cette exploration décalée de Prapoutel, nous avons choisi de suivre des guides aux regards tendres et attentifs à ces hauts lieux urbanisés qu'on ne regarde plus. Entrepreneurs, maçons, architectes ou étudiants, ils ont été les bâtisseurs ou les témoins d'hier ou ils seront les bâtisseurs de demain.

Vue de haut, il faut imaginer une station de ski sur une courbe de niveau à la lisière de la forêt et des alpages, entre des grands parkings déserts et des pistes de ski automnales, ni blanches, ni verdoyantes. Il faut imaginer une station sans vie, des studio cabines aux volets fermés, des ascenseurs immobiles, dans la suspension de l'intersaison qui dit aussi la suspension entre deux mondes, le monde d'avant et le monde de l'après ski. Il faut imaginer un groupe de promeneurs, d'habitants, d'artistes, de voisins déambulant entre les barres d'immeubles, tendant l'oreille et levant les yeux, le nez au vent frisquet de l'automne.







© DR

Prapoutel 1970-1980

Nous commençons par le commencement. Par le surgissement de l'idée d'une station, la construction des remontées mécaniques et des bâtiments avec les souvenirs de Michel Midali et de Jean Buros.

Je suis originaire de Theys et j'y habite toujours. Avec mon frère nous nous sommes associés à l'aventure des 7 Laux, parce que c'était une manière de travailler chez nous. C'était une initiative des élus de l'époque. Au départ des 7 Laux, il fallait des promoteurs pour construire cette station. Des promoteurs d'envergure nationale, mais nous nous sommes dits que nous habitions ici et que nous pourrions réunir plusieurs entreprises locales pour devenir des aménageurs. Nous sommes les seuls rescapés de cette aventure de Gama 7 ; les autres entreprises n'existent plus. Gama 7 a eu une concession sur un terrain pour une remontée mécanique et des bâtiments. Nous ignorions tout des stations de ski mais nous nous sommes lancés dans l'aventure !. M.Midali

Je suis arrivé avec la construction de la route. Il y avait juste une cabane en tôle. J'ai été le premier exploitant du domaine skiable, de l'immobilier, du déneigement. C'était un peu le far west : il fallait tout inventer, tout faire, trouver des commerçants, créer une épicerie... La volonté était différente sur chaque versant : le Breda était bien plus motivé. Le tourisme et le ski devaient sauver la vallée. Mais il fallait vraiment équiper les 2 versants, les 3 sites, c'est cet ensemble-là qui a fait le succès des 7 Laux. Il y a eu plusieurs gestionnaires de la station, l'entreprise Gama 7, des syndicats d'économie mixtes dont faisait partie la Ville de Grenoble. Aujourd'hui c'est la Communauté de communes du Grésivaudan qui gère les stations . J. Buros

Je me souviens du promoteur Guy Merlin, c'était un ami du préfet. Il a découvert la montagne ici et en 18 mois il a tout construit et tout vendu... J'étais chargé de l'accueillir et de lui faire visiter le domaine skiable pour qu'il ait envie d'investir et de construire ici. C'était début décembre, il pleuvait, il y avait du brouillard. Je l'emmène en chenillette sur les pistes, on doit faire demi-tour à cause d'un risque d'avalanche. M. Merlin redescend de la chenillette au pied des pistes, arborant un grand sourire de satisfaction, vantant les qualités du domaine skiable à côté duquel pour lui Courchevel ne ressemblait à rien ! . J.Buros



© R.Licandro et B Tabiata

Avec les débuts sont évoqués les travaux réalisés concernant les réseaux d'eau, d'électricité pour faire surgir de terre une ville nouvelle en quelques années. Pour faire tourner la station, les gens du pays, qui pour la plupart savaient skier et connaissaient la montagne, ont été embauchés en priorité. Des photos de la station circulent de mains en mains. En 71, on y voit les premiers commerces apparaître dans des cabanes, en 79, on voit beaucoup de monde dans la station, beaucoup de skieurs (sans casque !). Un commerçant témoigne :

En 1981 il y avait une banque, un coiffeur un bureau de poste, aujourd'hui il n'y a plus rien, pas même un boulanger, pas même une maison de la presse, plus de cinéma... 70% du chiffre d'affaires provient aujourd'hui de la clientèle à la journée : ça ne permet plus de faire vivre les commerces.

La question de l'ici et maintenant et du futur est lancé. Mais nous faisons d'abord un détour par le passé avec le regard de Jean-François Lyon-Caen, architecte, enseignant à la retraite et témoin privilégié des années Plan neige.

La station de mon point de vue, ce n'est pas que le lieu urbanisé qu'on voit ici. C'est toute la grande montagne équipée pour le ski alpin. On privilégie d'abord le domaine skiable, le bâti ne doit pas empiéter sur les pistes. Le lieu de l'urbanisation avait d'abord été imaginé à l'étage des balcons par l'architecte Laurent Chappuis. Le versant à l'altitude où nous sommes se prêtait très bien au ski, l'étage des balcons se prêtait mieux à la vie et à l'habitat en toute saison. Il imaginait un stade de neige relié par câble aux villages en aval. Mais à l'époque on n'imaginait pas déconnecter le lieu du ski et celui de la résidence, alors on a exploré la courbe de niveau. Ici les terrains n'étaient pas avalancheux et ils étaient communaux. Cela créait une opportunité. Mais c'est un lieu très difficile parce qu'on manque de replat, qu'on est confronté à une pente abrupte. Le lieu de vie est très restreint, les circulations se font dans la pente et le devers. C'est une difficulté avec laquelle il faut composer aujourd'hui. Jean-François Lyon-Caen

La lecture du paysage architecturale de Prapoutel se poursuit au pied des immeubles.

L'architecture de Prapoutel révèle les différentes approches et périodes des promoteurs des années 70. On voit bien que les réalisations de Gama 7 suivent un plan d'urbanisme

avec une vraie vision. Ce sont des appartements traversants, avec une vue très ouverte sur la vallée du Grésivaudan et de la Chartreuse. C'est une architecture épurée, avec des travées vitrées et des façades légères. L'opération Merlin de 1977 rompt avec cette approche urbanistique qualitative : des groupes d'immeubles construits les uns à la suite des autres et par en dessous, avec du vis-à-vis. Une partie des immeubles n'est pas en contact avec le ski. On n'y trouve pas la même qualité de logements. Le troisième groupe de construction, ce sont les gros centres de vacances, Les Ramayes et le VVF. Contrairement à d'autres stations, il n'y a pas eu de continuum dans la promotion, les strates de développement sont assez chaotiques. Le site du VVF est tout à fait remarquable. C'est un très bel endroit, comme un replat, qui fait la bascule entre la montagne et la vallée. Ce sont 4 pavillons reliés à une unité centrale, dessinés par un architecte de Grenoble. Il ouvre sur la montagne. Il faut se souvenir que les VVF ont été financés par la Caisse des dépôts et de consignation, soit le Ministère de l'Equipement. Tous les VVF sont dans des endroits remarquables, leur architecture est toujours dessinée. JFLC

Après cet état des lieux in situ, on a très envie de chercher les atouts de la station pour imaginer une transformation en phase avec les nouveaux besoins et défis d'aujourd'hui.

La neige devient plus rare et plus aléatoires, mais si on veut trouver de la neige, c'est ici qu'on en trouvera. Il y a aussi d'autres ressources : le bois, la pente, le soleil et la fraîcheur. Comment la fraîcheur peut-elle devenir un potentiel pour fabriquer de l'accueil, de l'activité ? Je croise cela avec le fait que nous sommes dans une ville « équipée » avec des infrastructures, des accès routiers, des réseaux, des grands parking... Ces parkings, plats et panoramiques, sont un vrai potentiel pour une future recomposition urbanistique. Comment on construit des réalités nouvelles avec ces atouts ? Cela ne peut pas être déconnecté de l'économique sans quoi nous sommes dans des considérations purement esthétiques. Il faut avoir des visions ouvertes et se donner les moyens pour intéresser les propriétaires, mettre en commun. Il faut être très ambitieux aujourd'hui pour que des programmes s'élaborent. Je trouve ça passionnant. JFLC

Nous finissons notre exploration décalée en nous décalant un peu plus. Nous poussons les portes des Ramayes et nous retrouvons dans une salle de théâtre (la magie du "all inclusive") où sont exposées des maquettes. Des mélèzes

minuscules sont dressés sur des pentes en carton plume. Ce sont les maquettes du travail de fin d'étude de Pierre Michoud étudiant à l'ENSAG. Avec Benoît Guilcher, enseignant au sein du master montagne, architecture et paysage, il nous présente des maquettes prospectives. Pendant deux ans les étudiants de Grenoble ont travaillé dans la vallée de l'Ubaye en imaginant des projets pour l'horizon 2070. Une manière de s'affranchir des contraintes de l'immédiat et d'oser être ambitieux, inventif quitte à être radical. Benoît Michoud a choisi de transformer la station de ski de Pra Loup en une petite ville d'habitat permanent.

> *Notre postulat était de nous éloigner du ski et de la voiture qui sont aujourd'hui requestionnés. Nous avons imaginé une ville haute habitée à l'année et sans voiture reliée à la ville basse, Barcelonnette, par un ascenseur valléen. Pra Loup est une station issue du plan neige, crée ex nihilo en une dizaine d'années qui compte aujourd'hui 15000 lits rarement occupés. Notre idée est de transformer la station en une petite ville de 2000 habitants. Cela passe par un geste architectural, social et politique très fort, à savoir la démolition d'immeubles avec l'idée de renaturaliser ces espaces et les parkings. Cette ville haute doit permettre de vivre avec et dans le paysage. L'opération de déconstruction se fera dans la lenteur (contrairement à la construction) pour prendre le temps de trier, réduire, récupérer les matériaux dans une carrière à ciel ouvert qui servira pour certains à remblayer, à construire, à rénover, à faire les soubassements d'enclos pour l'élevage par exemple. Il s'agit aussi de remodeler les logements pour les rendre traversants, plus grands et plus adaptés à des vies de famille. Un des restaurants du front de neige qui est un bâtiment ouvert à 360° sera transformé en école. Côté loisirs il y aura bien sûr l'accès à tous les sports de pleine nature dont le ski de randonnée les raquettes quand il y aura de la neige, mais nous avons aussi pensé à la vie culturelle qui nous paraît essentielle.* P.Michoud

Chacun.e s'approche de la maquette, interroge Pierre et Benoît sur la place de l'agriculture, de l'économie, sur la notion de ville ou de village... Chacun se prête à rêver comme un étudiant en architecture à la ville haute de demain, baignée de soleil, de fraîcheur et de convivialité. L'exploration s'arrête là, avec de quoi nourrir nos esprits, nos résistances et nos utopies hors-pistes.

SOURCES ET RESSOURCES D'IMAGINAIRES

Mini-conversations, inventaire des initiatives voisines

En petits groupes, le public de *L'Esprit des lieux* s'est réparti entre trois thématiques discutées sous la forme de mini-conversations entre deux structures.

MINI-CONVERSATION#1

Derrière les volets fermés, des espaces à recréer ?

Villa-Glovettes - À l'école du Chazelet/Les Augures

MINI-CONVERSATION#2

Festivals et reliefs des territoires : un dialogue fécond ?

Espace culturel de Chaillol - FIFMA

MINI-CONVERSATION#3

Crise climatique en altitude : comment changer nos approches ?

Bande dessinée *Parce qu'elles sont là* - La Fabrique des transitions

Villa Glovettes, Villard de Lans

Villa Glovettes est une résidence d'artistes nichée dans le Vercors à Villard de Lans dans l'une des plus grandes copropriétés de France (900 appartements, 5000 personnes en février et 40 personnes vivant à l'année). Pendant la période dite "hors-saison", Villa Glovettes accueille des artistes et leurs projets dans les studios vides et programme des événements pour faire se rencontrer habitant·e·s et artistes résident·e·s. Une vingtaine d'artistes sont accueilli.es chaque année sur une durée de 4 à 6 semaines. Plusieurs projets ont été menés en lien avec des écoles ou des associations du plateau du Vercors. Le grand rendez-vous de l'année a lieu au moment du solstice d'été autour de la réactivation des fêtes pastorales. Des artistes travaillent autour de cette thématique qui rassemble l'agriculture, l'artisanat, la célébration du lien, du patrimoine, de la nature, en lien avec les habitants... pour révéler le territoire par l'art.

À l'École du Chazelet, La Grave

Dans un hameau de montagne, sur la commune de La Grave dans les Hautes Alpes, le projet « A l'École du Chazelet » est un nouveau lieu collectif pour travailler aux enjeux croisés de la culture, de l'écologie et de la montagne. Lancé en 2023, ce projet vise à réhabiliter l'ancienne école du hameau pour en faire un lieu de résidence d'artistes, un espace de rencontres et de débats, un lieu culturel pour et avec la commune et ses habitants. Des chantiers participatifs avec le Collectif ETC ont permis de créer un espace de vie et d'accueil dans l'ancienne école et les premier.es artistes ont pu être accueilli.es. L'association Les Augures qui porte le projet conçoit ce projet comme un manifeste pour la nécessaire transition écologique du secteur de la culture. Le projet est soutenu par la Fondation Carasso, il est lauréat de l'appel à projets « Composer les savoirs. »

Festival International d'Autrans, Montagne, Cinéma et Culture

En 2023, le Festival International du Film d'Autrans fêtait ses 40 ans d'existence. En 2024, Le Festival change de nom pour valoriser la question culturelle de la montagne. Montagne, cinéma et Culture. Le Festival est ancré sur son territoire de proximité (travail avec les écoles du plateau du Vercors, dynamique locale et bénévole...) et sur le lointain, en ayant à cœur de s'intéresser aux peuples de montagnes d'ici et d'ailleurs. Le Festival croise chaque année des regards sur la montagne et s'empare des grandes questions qui la traversent. Il n'est plus question d'un genre qui serait le film de montagne, mais plutôt d'une invitation aux échanges, aux hybridations, entre récits, images, musiques, idées, expériences... au plus près du processus de création.

Espace culturel de Chaillol

À partir de la petite station de ski de Chaillol, située dans le Champsaur, dans les Hautes-Alpes, une onde musicale se diffuse, se propage, tels les cercles concentriques qui se forment à la surface d'un lac après y avoir jeté un galet. L'enthousiasme immédiat des publics, des habitants, l'engagement d'artistes saisis par la beauté d'un territoire préservé, la fidélité d'une équipe de bénévoles dont le soutien et la générosité ont permis d'inscrire une offre culturelle ambitieuse au cœur d'un territoire rural de montagne. Le projet a muri, s'est affirmé, affiné, trouvant toujours plus d'écho et de légitimité. Aujourd'hui, l'Espace Culturel de Chaillol, devenu scène conventionnée d'intérêt national, poursuit des missions de diffusion, de production et de soutien à la création musicale, avec une volonté d'accompagner tous les publics à la découverte des joies de la musique dans une juste résonance avec ses environnements naturels et humains.

Bande dessinée « Parce qu'elles sont là »

(Dessins Chloé Mahieux, textes Nicolas Monseu)

« Parce qu'elles sont là » est l'œuvre d'amoureux des montagnes tentant de partager leur attachement à ces lieux exceptionnels et d'apporter des clés de compréhension des enjeux d'aujourd'hui, notamment face au réchauffement climatique. Le récit, inspiré des écotraversées (en Belledonne et ailleurs) de l'association Alpes Là ! de 2018 à 2020, raconte une itinérance riche de rencontres avec des acteurs de terrain, scientifiques, habitants, artistes, et fait un écho à leurs paroles. « Pour dire l'indicible, nous tentons le dessin, pour encrer le vécu dans des lieux magnifiques et transmettre, en plus des réflexions, un peu d'émerveillement ».

La Fabrique des transitions

La Fabrique des transitions est une alliance de plus de 400 organisations publiques et privées (collectivités territoriales, réseaux d'acteurs, associations, entreprises, ONG, médias, universités) fondée sur le « faire ensemble », et issue de l'expérience de territoires pionniers dans la conduite des transitions. La visée stratégique et politique de la Fabrique des transitions est la construction d'une communauté d'échange et d'accompagnement qui travaille au changement d'échelle des projets de transition et au renouvellement de la manière de les conduire. Elle œuvre à la diffusion d'une ingénierie de la conduite du changement systémique, via des approches combinant la mise en récit, la mise au travail des conflits, la construction de nouveaux imaginaires, les processus d'évaluation de la valeur matérielle et immatérielle.

scènes obliques / ESPACE CULTUREL INTERNATIONAL DE LA MONTAGNE

Scènes obliques, association loi 1901, est une structure qui conçoit, porte et accompagne des projets culturels depuis 1992. Ancrée dans le massif de Belledonne (Isère), elle met notamment en œuvre *L'Arpenteur*, *CAIRNS* et *Rendez-vous au Manoir !*

Depuis juillet 2023, son projet a évolué avec une nouvelle dénomination pour devenir Scènes obliques, Espace culturel international de la montagne. S'affirme ainsi la place centrale de la montagne dans son approche culturelle du territoire.

Pour l'*Esprit des lieux*, Scènes obliques est soutenue par La Commune des Adrets, Le Grésivaudan – Communauté de communes, Le Département de l'Isère, La Région Auvergne-Rhône-Alpes, Le Ministère de la Culture – DRAC Auvergne-Rhône-Alpes et la fondation Carasso dans le cadre de son appel à projets «Composer les savoirs pour imaginer un avenir durable».

2 €